

BOURBON BUSSET

de l'Académie française

Lettre
à Laurence

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1987.*

Extrait de la publication

J'ai connu la grâce de vivre un grand amour partagé. C'est à toi qu'en revient le mérite. Du premier au dernier jour, tu m'as devancé. Je n'ai fait que te suivre. Les dernières années pourtant, j'ai comblé mon retard et cela a été, pour nous deux, la source d'une joie extrême.

Il fallait ta mort pour que certaines choses pussent être écrites. Souvent, tu me l'avais dit. J'avais protesté, tout en te donnant secrètement raison.

Désormais nous sommes tout le temps ensemble. C'était ton rêve. Il est accompli. Il m'a fallu du temps et du courage pour le comprendre. Maintenant encore, par moments, je lâche pied. Tu es là et tu m'aides. Je ne veux pas te décevoir. J'essaie de me montrer digne de ton âme intrépide.

À toi seule je pouvais dire certaines choses. Je te les disais mieux qu'à moi-même. J'ai besoin de penser que tu lis par-dessus mon épaule pendant que j'écris.

Le petit avenir qui me reste n'a de sens que si tu demeures mon témoin et ma complice. Pendant longtemps je n'ai pas été à ta hauteur. Le paquet mal ficelé de calculs et de passions qui pèse sur quiconque se mêle de la chose publique me servait d'alibi pour justifier que mes sentiments fussent inférieurs aux tiens. Plus tard je n'ai eu ni honte ni scrupule à faire de toi ma nécessité. Avec les années on apprend l'essentiel, que l'opinion des indifférents n'a aucune importance, qu'il est stupide de sacrifier ne serait-ce qu'une minute de joie au monstre flasque du qu'en-dira-t-on. Pendant quarante ans tu as été ma raison de vivre.

Ta place en moi aurait été moins grande si je n'avais été assez convaincu de la dérision de l'activité humaine. Tu n'avais pas à redouter la concurrence d'une idéologie, d'une utopie, ni même simplement d'un système. Tu as fait les premiers pas, ceux qui engagent, et ensuite tu t'es jetée à corps et cœur perdus dans l'aventure. Je n'ai pas compris, je ne comprends toujours pas pourquoi. Ne manquaient pas autour de toi des hommes séduisants et de grande valeur. Pourquoi moi? Je te disais que tu te montais la tête. Ce n'était pas fausse modestie de ma part ou tentative de prêcher le faux pour savoir le vrai. Il y avait une inexplicable disproportion entre tes sentiments et l'homme que je suis.

Comment se fait-il que chacun ait si entiè-

rement occupé l'autre? Occupé, et non possédé ou dominé. Tout s'est passé comme si nous avions ressenti la nécessité de nous mettre à deux pour interroger le monde et en tirer quelques certitudes provisoires. Mais pourquoi moi, pourquoi toi?

Je n'arrive pas à retrouver cette Laurence qui, un soir d'hiver, m'a reçu pour la première fois rue de Nevers. J'imagine sa coiffure, sa voix, son expression un peu tendue, sa démarche quand elle se lève et se rassoit mais ce ne sont là que les éléments d'un ensemble qui m'échappe. Celle qui a été à l'origine de tout, je l'ai perdue à jamais. Bien sûr, je retrouvais, sur ton visage et ton corps, certains reflets, certaines traces, mais l'attentive et inquiète de jadis, c'était la sœur aînée que tu n'as jamais eue. Pour moi, tu étais la cadette, sinon la fille de cette Laurence de trente ans. Tu descendais de toi-même, comme le feu qui ne cesse de s'enfanter.

En quarante ans, chacun de nous a changé; notre relation, elle aussi, a changé mais il y a eu, inchangé, le désir de la présence de l'autre. Nous n'avons jamais connu ces périodes, familières à beaucoup de couples, où surgit l'envie de prendre du recul l'un vis-à-vis de l'autre, où une séparation de quelques jours, voire de quelques semaines, apparaît comme bénéfique pour les deux. Chaque fois que les circonstances nous ont tenus éloignés l'un de l'autre, nous en

avons souffert. Nous étions en état de manque. Je me souviens de ce soir à Orly, c'était en septembre 1947, où je me suis envolé pour New York avec Georges Bidault et Maurice Couve de Murville. Tu avais voulu m'accompagner à l'aéroport. Comme il y avait là beaucoup de mes collègues du quai d'Orsay venus saluer leur ministre, tu t'es efforcée de faire bonne figure mais tu jouais bien mal la comédie. À travers le sourire de convention on devinait les larmes toutes proches. À l'époque les avions étaient moins nombreux et plus petits. Il t'a fallu attendre quinze jours avant de me rejoindre. À l'aéroport de La Guardia, tu m'as raconté en riant que par suite d'un mauvais réglage du système de chauffage l'avion avait failli griller en plein vol. Tu me regardais, étonnée de me revoir. Tu jetais à peine un coup d'œil au merveilleux spectacle de Manhattan illuminé. Tu voulais d'abord t'assurer de ma présence.

Notre vie, alors, était encore à faire. Ensuite, elle ne pouvait plus se défaire. Nous avons atteint un point de non-retour, le point où deux êtres ne peuvent plus se séparer. Nul de ceux qui nous ont approchés et connus ne pensera jamais à l'un sans penser à l'autre. Cela, au moins, est acquis et personne ne peut nous l'ôter. La volonté secrète de mes livres est là : tisser une toile où nos deux destins sont inextricablement entrecroisés, décrire notre réalité,

telle qu'elle était, et je savais que tu désirais passionnément être associée à ce que je faisais. Naturellement, tu aurais pu dire cela pour me faire plaisir mais je ne t'ai jamais surprise fardant tes sentiments. Si tu avais dû modifier leur expression, c'eût été plutôt dans le sens de la litote, pour ne pas me gêner, pour me laisser une liberté dont je n'avais plus cure. En fait, depuis plus de quarante ans, ma vie reposait sur un acte de foi, sur la conviction de ton absolue sincérité. Je ne t'ai jamais prise en défaut, tous tes actes (et les actes seuls comptent) ont toujours été conformes à tes sentiments et souvent les ont dépassés. Es-tu une exception, une nature particulièrement passionnée ? Je n'en sais rien. Dans beaucoup d'eaux dormantes reposent des ouragans en puissance. Tu es l'être que je connais le plus intimement. Je ne puis te comparer à d'autres que j'ai connues beaucoup moins longtemps ou d'une manière épisodique.

Pour penser à moi je pensais à toi. Il n'est jamais nécessaire de penser à soi, mais c'est parfois inévitable. Alors je cherchais à imaginer les conséquences sur ta vie des projets que je formais. Jour après jour, année après année, tu étais devenue la sœur que je n'avais pas eue. Aussi y avait-il quelque chose d'incestueux dans notre amour. Dès les premiers jours, j'ai vu briller dans tes yeux sombres un feu que j'ai reconnu. C'était un signal et un appel, l'aveu

d'une ressemblance que nous avons passé notre vie à approfondir et à manquer. Je l'ai toujours pensé, l'amour vit d'une ressemblance manquée. Si elle était atteinte, on tomberait dans l'ennui. Cette ressemblance poursuivie et toujours fuyante n'a cessé de nous provoquer. Peut-on la définir ? Nos tempéraments et nos goûts étaient aussi différents que possible, toi combative, moi conciliant, toi pensant avec les mains, moi chevauchant les nuages. Pourtant il y avait entre nous une complicité d'esprit, la même conviction qu'il existait un absolu et que tout était subordonné à sa recherche.

Sur ton lit de malade, alors que tu croyais que tu allais mourir et que nul autour de nous ne soupçonnait nos liens, tu me dévisageais avec la fierté triste de ceux qui se sont approchés de l'essentiel et à qui, au dernier moment, il est refusé. Tu écartais doucement les vagues paroles de consolation ou d'encouragement. Beaucoup plus tard, en 1979, à l'hôpital, alors que tu souffrais de maux de tête affreux, je t'ai vue pleurer de douleur. Tu prenais ma main comme on se saisit d'un objet familier et j'avais la joie de ne pas me sentir tout à fait inutile. Trente-cinq ans environ séparent ces deux événements. Je les vois tout proches. Les deux fois, j'ai surpris la flamme invincible de l'âme, de cette puissance sans lieu qui ne peut se passer d'un lieu pour se manifester.

Une vie n'est pas faite que de temps forts. Il y a cette longue série de jours et de nuits, ces quinze mille jours, ces quinze mille nuits, que ma mémoire est impuissante à peupler d'événements, de paroles, de spectacles. Tout cela est tombé dans le gouffre. J'en viens à penser que le temps n'existe pas, qu'il n'est pas cet ennuyeux boulevard que nous mettons un certain nombre d'années à parcourir, de la naissance à la mort, que, s'il a une substance, elle est d'un autre ordre. Je le vois comme un morceau de canevas, d'une dimension déterminée, qu'il nous appartient de charger de motifs à notre guise. S'y mêlent dans un désordre voulu ou un ordre involontaire les fils blancs de l'enfance, les fils verts de l'adolescence, les fils rouges de la jeunesse, les fils bruns de la maturité, les fils bleus du grand âge. On arrache certains fils, on en ajoute d'autres, on les marie, on les sépare, comme on fait avec des graines, des bulbes et des rhizomes. Cela ressemble au jardinage mais c'est un jardinage risqué car, à tout moment, on peut tout gâcher à jamais.

Voyais-tu l'écoulement du temps comme je

le voyais? Je n'en suis pas sûr. Tu étais plus sensible que moi à la perte, à la disparition, à l'usure. Pour ma part, je m'étonne toujours que tant de choses subsistent et que l'univers ne soit pas un palais en ruine. J'ai d'ailleurs pour les ruines un goût que tu ne partageais pas. La revanche que le végétal prend sur les constructions de l'homme et qui est si brutalement visible à Angkor où le banyan descelle la pierre, la déchausse, la met à la torture, loin de m'attrister, me donne le sentiment de la victoire de la vie sur cette mort emmagasinée que représente pour moi tout produit de l'industrie humaine. Je préfère l'obscur obstination de la plante aux ingénieux bricolages par lesquels l'homme croit mimer le vivant. Il y a dans l'entêtement de l'arbre une force sereine, un art de prendre son temps qui me paraissent de meilleur conseil que l'agitation du technicien, sans cesse contraint de jeter à la poubelle l'avant-dernier modèle dont il était fier.

Je te disais parfois que toutes nos conversations, que toutes nos étreintes étaient destinées à culminer en un unique entretien où nous arriverions à nous communiquer le point ultime où chacun était parvenu. C'était une chimère mais une chimère utile. Elle nous relançait, aux moments de fatigue et de relâche; elle nous obligeait à aller de l'avant, vers cette vérité qui se dérobaît, dont la mission est peut-être de se

dérober sans cesse pour assurer le bon fonctionnement de l'esprit. Bien sûr on peut vivre sans la vérité (vérité étant le plus commode des mots qui s'offrent, tels qu'absolu, être ou infini). Mais, ce qui nous avait tout de suite rapprochés, quand nous en étions encore à prendre nos mesures, ce fut une commune exigence, une exigence de vérité, non pas de vérité sociale, expression qui n'a aucun sens, mais, comme disent les enfants, de vérité vraie. Depuis, nous n'avons guère changé. Nous vivions sur cette ressemblance manquée, cette dissymétrie dans la symétrie qui nous faisait chercher le même secret par des méthodes différentes.

Nos méthodes différaient mais nous cheminions sur le même chemin. Pourquoi, séparé de toi, t'imaginai-je si souvent te hâtant, le corps légèrement penché, les yeux brillant d'impatience, le long d'un layon, entre chênes et pins? C'est que je voyais notre histoire comme une longue marche qui n'était fructueuse que grâce à ton allure intrépide. Seul, j'aurais musardé et me serais plus ou moins volontairement égaré. Naturellement, tout cela était beaucoup plus compliqué. Comment s'aimer dans l'entière clarté? Il est nécessaire que subsiste une zone d'ombre. Heureusement, une certaine obscurité, celle des sous-bois mangés par la brume du matin ou du soir, ne cessait d'accompagner les voyageurs que nous étions. Nous la faisons

BOURBON BUSSET

Lettre à Laurence

Un amour conjugal exceptionnel, assumé mentalement, intellectuellement, sensuellement dans les bonheurs et les difficultés, telle fut la raison de vivre de l'auteur.

S'il s'adresse ici à sa femme disparue il y a peu de temps, c'est que la mort est impuissante à troubler la véritable mystique de l'alliance que le couple a su créer au jour le jour pendant quarante ans de vie commune.

Dans cette lettre bouleversante de simplicité, Bourbon Busset parle intimement à Laurence. Leurs défis et leurs triomphes à travers le temps, l'obstination courageuse et gaie qu'ils ont mise à construire leur union, tout cela finit par dessiner l'infini d'un visage, celui de la femme qu'il avait tendrement surnommée le Lion.

Elle continue à vivre en lui, autour de lui. Il ne cesse de s'avancer vers elle.

nrf



9 782070 708277



87-II

A 70827

ISBN 2-07-070827-6

Extrait de la publication